

*Très brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement*

Mario Cloutier

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59467ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Cloutier, M. (1994). Review of [*Très brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement*]. *Séquences*, (171), 41–42.

une somme rondelette. Jack est, de son propre aveu, «en amour avec un trou dans le sol». Entre le sexe et la mort, il mène une vie relativement facile, réussissant à s'impliquer très peu dans tout ce qu'il fait, que ce soit son travail régulier, les conséquences de ses transactions ou ses relations amoureuses. Avec l'arrivée de Mona Demarkov, incarnation flamboyante à la fois de la mort et du sexe, Jack est poussé à son corps défendant au coeur de l'action et doit passer de son rôle passif d'observateur à celui d'acteur.

moment où Don Falcone menace de s'en prendre à Natalie et Sheri. Lorsque Jack fait cadeau à Natalie d'un appareil-photo, il lui cède en même temps le rôle de simple observateur auquel il devra renoncer. Mais le rôle d'observateur exige nécessairement une certaine forme de distanciation.

À l'opposé d'un Quentin Tarantino, chez qui la violence sans fondement éclabousse les murs à intervalle régulier, le metteur en scène de **The Krays** et **Let Him Have It** la suggère souvent plus qu'il ne



Gary Oldman et  
Lena Olin

Peter Medak sait admirablement doser les adroites variations de ton d'un scénario touffu qui passe sans crier gare de l'anodin au tragique, de la mélancolie au Grand-Guignol. Déjà que le Roméo du titre soit aussi le narrateur devrait nous rassurer sur son sort. Mais plus qu'un simple artifice de scénarisation ou un rappel des clichés du genre, la narration en voix off agit comme le lien nécessaire entre les différents états d'âme du film et cela même lorsque le narrateur a lui-même des ratés. Je soupçonne d'ailleurs que la brève intrusion de la scène de la voiture au début du film, au-delà du clin d'oeil, ait pour but de rassurer les amateurs de sensations fortes et de les faire patienter jusqu'à la fin.

Des femmes qui peuplent la vie de Jack, la plus importante est aussi la plus absente, la plus regrettée. Le souvenir de Natalie est lié deux fois au son d'une cloche au début et à la fin du film, lorsque Jack l'évoque au moyen de l'album de photos. On entendra une autre cloche, comme un glas, au milieu du film au

l'expose graphiquement. Le brillant scénario d'Hilary Henkin qui favorise l'ellipse s'intéresse davantage aux mécanismes de fonctionnement des personnages et des situations qu'à l'illustration détaillée de leurs conséquences. Le spectateur est mis dans la position de devoir suppléer à ce qui n'est pas vraiment montré et ne peut s'en prendre qu'à lui-même pour les horreurs qu'il voit (ou *croit* y voir). Ainsi, une scène d'amputation, comme celle que l'on peut voir dans **The Piano** de Jane Campion, est infiniment plus violente envers le spectateur puisqu'elle a pour objet d'engager le désir.

Dans **Romeo Is Bleeding**, le climat relève souvent de la bande dessinée. Ici, les membres ne sont que des parties interchangeables.

Gary Oldman est comme toujours excellent dans le rôle peu sympathique du pauvre flic littéralement «vampirisé» par la fabuleuse Lena Olin. Cette dernière crée un personnage absolument unique : c'est la séduction léthale, le pouvoir animal,

imprévisible, une dominatrice incroyable au rire maniaque. Olin, l'une des rares comédiennes, qui allie avec autant de brio intelligence et sexualité, incarne ici la menace la plus perverse. Cette Mona Demarkov se livre au meurtre comme d'autres se livrent à l'amour et son sourire si particulier suggère un abandon total qui annonce le pire.

Dominique Benjamin

**ROMEO IS BLEEDING** — Réal.: Peter Medak — Scén.: Hilary Henkin — Phot.: Dariusz Wolsky — Mont.: Walter Murch — Mus.: Mark Isham — Son: Michael McCormick — Déc.: Stuart Wurtzel — Cost.: Aude Bronson-Howard — Int.: Gary Oldman (Jack Grimaldi), Lena Olin (Mona Demarkov), Annabelle Sciorra (Natalie), Juliette Lewis (Sheri), Will Patton (Martie), Michael Wincott (Sal), Roy Scheider (Don Falcone), David Proval (Scully), Larry Joshua (Joey), Dennis Farina (Gazzara) — Prod.: Paul Webster, Hilary Henkin — États-Unis — 1993 — 107 minutes — Dist.: Cineplex Odéon.

## Très brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement

Montréal traverse présentement une zone de bon cinéma, européen faut-il préciser. Nous avons enfin droit à un répertoire de l'habituelle salade américaine. Une partie de ce beau climat cinématographique est due à l'initiative du distributeur Louis Dussault et à ses *30 jours du cinéma européen*. Il est à souhaiter qu'un tel événement fasse des petits. Le cinéma d'auteur en a grandement besoin et le public aussi.

L'un des films présentés lors de ce pseudo-festival aurait normalement peu de chance de faire sa niche sur les écrans montréalais: **Triste et brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement**. Long métrage polonais filmé en 16 mm, présenté avec des sous-titres français et accompagné d'une musique des plus originales, ce film possède l'étiquette Festival bien en vue.

Il s'agit d'une comédie douce-amère sur l'air du temps en ex-pays socialiste, sur une société autrefois dite de l'Est qui commence à ressembler de plus en plus à la nôtre. La langue, l'architecture et les vêtements diffèrent, mais on vit les mêmesangoisses, les mêmes problèmes et espoirs

décus en cette fin de siècle placée sous le signe de la désillusion. Il y a quelque chose de pathétique dans ce portrait d'une jeunesse d'aujourd'hui, inquiète, incertaine et instable.

L'histoire pourrait se dérouler ici même: une jeune femme qui travaille dans un salon de coiffure aime deux hommes, un facteur et un voleur. L'un est timoré et mou, l'autre original et violent. Aucun ne satisfait vraiment les besoins de Katarina. Ils forment ensemble les deux faces, triste et joyeuse, d'un même clown mélancolique. Entre ces deux imperfections, le cœur de la belle balance. Elle ne choisit pas vraiment, mais se résout à épouser le facteur, le voleur étant en prison. Celui-ci revient évidemment sur les lieux du crime pour venir mêler les cartes de ce jeu loufoque.

Avec une ironie soutenue, le cinéaste polonais Rafal Wieczynski dépeint une société qui sombre de plus en plus dans le grand sommeil de l'*American dream*. Les murs des appartements et de la ville sont tapissés d'icônes hollywoodiennes, genre Marilyn Monroe et *Easy Rider*, tandis que les films projetés au cinéma du quartier mettent en vedette les Sylvester Stallone ou Harrison Ford. Même si Katarina répète plusieurs fois qu'elle n'aime pas le cinéma, le fils qu'elle met au monde à la fin portera vraisemblablement le nom de James Bond.

De rebondissements en revirements, cette histoire menée tambour battant raconte les gestes qu'on retient et qu'on devrait poser ainsi que ceux que l'on pose prestement, mais qui auraient dû être retenus. Voilà la vie. Celle-là même qui change sa course selon les détails qui place le destin sur son chemin: une veste déchirée, une lettre échappée, un téléphone en dérangement. La vie des gestes manqués, avortés parce qu'ils sont le fait de personnages par trop humains et fort mauvais joueurs. Le meurtre dont il est question dans le titre n'a jamais lieu, même si tous en viennent à se détester et à souhaiter la mort de l'autre.

Malgré des moyens visiblement réduits, Rafal Wieczynski réussit cette histoire d'amour actuelle en mêlant plusieurs sortes d'humour et en les coiffant d'une musique de cirque qui s'avère tout à fait la bienvenue. Ce film rocambolesque fait aussi penser au cinéma muet, d'autant plus que la mise en scène demeure simple mais efficace, ayant recours fréquemment à des gags visuels inventifs, ellipses surprenantes ou tartes à la crème.

Un petit film sympathique, très drôle par endroit, quasiment surréaliste à d'autres. Le cinéaste dépeint des personnages un peu gauches, presque caricaturaux, interprétés dans le ton par un trio d'acteurs convaincants. Un tableau satirique des hommes d'aujourd'hui qui rejoint celui de plusieurs autres cinéastes de l'ex-bloc de l'Est. Des hommes déchus, oscillant entre violence et lâcheté, qui prennent la bouteille à la moindre occasion pour s'oublier. **Très brève histoire...** nous en dit plus sur la nature humaine que tous les drames vécus ou hyperréalistes qui pullulent à la télé et sur les écrans *made in America*.

Mario Cloutier

**TRÈS BRÈVE HISTOIRE DE MEURTRE, DE SENTIMENT ET D'UN AUTRE COMMANDEMENT** — Réal.: Rafal Wieczynski — Scén.: Rafal Wieczynski — Phot.: Andrzej Jaroszewicz — Mont.: Teresa Mizlialek — Mus.: Maciej Korczak — Déc.: Julita Swiercz — Int.: Katarzyna Weglicka (Kasia), Mariusz Czajka (Wojtek), Tomasz Sapryk (Karol) — Prod.: Julita Swiercz — Pologne — 1991 — 100 minutes — Dist.: K-Films Amérique.

## Artaud et son double

La véritable histoire d'Artaud le Môme de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur et

En compagnie d'Antonin Artaud de Gérard Mordillat

Artaud et le cinéma. D'abord, Artaud créateur: scénariste, acteur. Plusieurs scénarios restés morts. Un seul aboutit au grand écran: *La Coquille et le Clergyman*, réalisé en 1928 par Germaine Dulac. Artaud n'aime pas, il désapprouve vertement. Il aurait préféré sans doute assumer lui-même la mise en scène. Mais, au fait, aime-t-il vraiment le cinéma? Qu'on en juge: dans une lettre écrite à une amie en 1925, il dit: « Enfin mets-toi bien dans la tête, et une fois pour toutes, que le cinéma je m'en fous et je te prie de ne plus m'en parler, tout au moins pour faire des projets là-dessus. Je suis obligé de faire du cinéma pour avoir le droit de bouffer et cela m'exaspère ». Pourtant, Artaud écrit aussi à une autre occasion: « J'aime le cinéma. J'aime n'importe quel genre de films. Mais tous les genres de films sont à créer », ce qui n'est pas nécessairement contradictoire...

Artaud théoricien: « Le cinéma implique un renversement total des valeurs, un bouleversement complet de l'optique, de la perspective, de la logique. Il est plus excitant que le phosphore, plus captivant que l'amour. On ne peut s'appliquer indéfiniment à détruire son pouvoir de galvanisation par l'emploi de sujets qui en neutralisent les effets et qui appartiennent au théâtre » (1). Mais Artaud doit mettre de l'eau dans son vin, et pour survivre, accepte nombre de rôles mineurs dans des films qui le sont autant.

Artaud acteur: 21 films entre 1924 et 1935. Au moins deux prestations



inoubliables: Marat dans le *Napoléon* d'Abel Gance, c'est lui; le frère Jean Massieu dans *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer, c'est encore lui. Puis, Artaud délaisse le cinéma. En fait, il délaisse tout, s'aliène le monde apparent. Intermement, électro-chocs, destruction. L'isolement durera dix ans et le retour sera bref puisqu'il meurt en 1948.

Maintenant, Artaud sujet. Quarante-cinq ans plus tard, un cinéaste a enfin compris que le meilleur personnage d'Artaud, c'est Artaud. Ce réalisateur, c'est Gérard Mordillat (*Vive la sociale!*, *Cher frangin*), qui entreprend de porter à l'écran les deux dernières années de la vie du poète maudit. À la source d'*En compagnie*